

Merci à tous ceux qui m'ont soutenu tout au long de l'écriture de ce livre et qui m'ont aidé par leurs encouragements. Un grand merci à Brigitte, Elisa, Sophie, Françoise, Andréa, Marion, Claudine, Christian, Jean-Pascal et Pascal qui m'ont, l'air de rien, beaucoup aidé. A Pierre, évidemment, pour tout son énorme travail et sa générosité de tous les moments, à Denis et aussi à Stéphane et Fabienne pour leur aide. Enfin à mes deux mères et à ma seule femme pour l'amour qu'elles me donnent et m'ont toujours donné...

L'homme n'est pas une île déserte
Tony Hillerman

Pour la vie, sûrement !
Thomas Fersen

à Robbie, Pierrot, Delou et à ma beauté...

Il venait de sauter un énième tronc couché, comme il le faisait depuis bientôt cinq heures de suite, sous un soleil de plomb, mais au lieu de le franchir avec la facilité déconcertante d'un sauteur de haies, la faute à la sueur coulant en cascade sur sa figure à la fatigue ou tout bêtement à une mauvaise course d'élan son genou droit buta contre le tronc. Il fut propulsé dans les airs et accomplit le même style de vol plané que ceux qu'on voit dans ces films comiques bourrés de cascades désopilantes. Heureusement que la bandoulière de son sac saucisson se prit dans la branche d'un acajou et le retint, sinon il aurait atterri sur les pointes impressionnantes de l'épineux d'à côté. Ovide écrasa en retombant de tout son poids une malheureuse limace verte avant de s'immobiliser sur une fourmilière. Les piqûres des milliers de fourmis en colère le firent se relever d'un bond de félin.

- Pas question de traîner ! La nuit ne va pas tarder à tomber et rendre les choses encore plus compliquées, se dit-il en s'époussetant, si c'est encore possible...

Il était dans l'Enfer vert, qui n'était pas qu'un surnom inventé par des écrivains sensationnalistes. Toute la nature sauvage prenait un malin plaisir à lui résister. Dans la précipitation de sa fuite, il avait fait tomber ses gants. Presque toutes les lianes qu'il touchait, étaient hérissées d'épines. Ses deux mains étaient couvertes de zébrures sanguinolentes. Des souches profondément enfouies sous la litière épaisse affleuraient juste assez pour se prendre les pieds dedans. Il ne manqua pas de plonger la tête la première dans l'humus millénaire ; une tourbe bien grasse et noire. Combien de fois avait-il été au tapis ? En tout cas, suffisamment pour être recouvert de boue jusqu'aux oreilles et imitait le masque réglementaire du Marine en mission commando.

Ses deux genoux étaient devenus si douloureux que s'il avait jeté un coup d'œil sous son pantalon à poches multiples, il aurait eu la confirmation qu'ils étaient couverts de plaies moches à voir.

Son estomac avait sauté un repas. Son cœur tournait à plein régime. Mais le pire était ses pieds. Ils avaient tellement chauffé

qu'ils avaient réussi à faire fondre ses semelles en caoutchouc. Ovide sentait au fond de ses grosses chaussures de marche à lacets, à chaque foulée, remuer une ratatouille peu appétissante.

Il avait besoin de souffler un peu. Il prit le temps d'éponger la sueur dégoulinant sur son front puis secoua sa chemise trempée qui lui collait au corps pour l'aérer.

Des craquements retentirent en crescendo derrière lui. La forêt ne tarda pas à se réveiller. Les sinistres déchirements forestiers se répercutaient dans tout le sous-bois. Le ramdam de tous les diables qui prit le relais n'était pas causé par l'arrivée d'un troupeau de phacochères écumant de rage ou par la charge d'un buffle blessé sorti de ses gonds mais par un adversaire d'une ténacité de furet.

- Il est encore loin, se dit Ovide, pour retarder le moment de reprendre son parcours du combattant. Il reprit son souffle courbé en deux.

Depuis le milieu de l'après-midi, il avait joué un remake du Fugitif et avait parcouru en à peine cinq heures au pas de course la distance d'une journée de marche.

La bandoulière du barda lui arrachait le peu de chair qu'il lui restait encore sur l'arête de l'épaule et le pied anguleux du barbecue lui piquait le bas des reins à chacune de ses foulées. L'idée d'abandonner son sac avoisinant les vingt kilos en pleine nature lui avait bien plusieurs fois traversé l'esprit, mais il n'aurait aucun mal à échanger tout le contenu de son barda contre de la viande et des légumes ; de quoi nourrir durant des semaines toute sa petite famille et se la couler douce, les doigts en éventail dans son rocking-chair. Les chasseurs lui apporteraient du pécaré tué le jour même, des gigots d'antilopes boucanés, à la chair goûteuse et fumée. Les cultivateurs lui feraient des yeux doux et auraient les bras chargés de paniers remplis d'un assortiment de leurs produits fraîchement cueillis de leurs potagers. Son estomac gargouilla lui rappelant qu'il avait sauté un repas.

Il se jura de se goinfrer d'une terrine d'opossum puis d'un steak de pécaré avec un accompagnement de pommes de

terre douces.

Comment en était-il arrivé à une telle situation ?

Cette question, Ovide n'arrêtait pas de se la poser dans tous les sens.

Et la même réponse, limpide et emplie de vérité première, revenait du fin fond de son être.

La faute à la malchance, à la poisse ou à un mauvais karma.

La journée avait pourtant bien débuté. Il avait repéré un ha-meu dans une portion de la jungle qu'il n'avait encore jamais explorée. Il avait lu sur une carte d'état-major le nom de la bourgade : Quiveravera. Cela sonnait bien, il avait décidé de s'y rendre même si le bled gagnait haut la main le pompon de la plus longue distance à parcourir parmi tous les villages qu'il avait visité auparavant.

Il avait marché cinq jours.

Mais, à peine était-il arrivé qu'il ne l'avait pas regretté. Un vrai conte de fée ! Il n'en avait pas cru ses yeux. Tout le village paraissait intact. Une quinzaine de maisons aux façades parfaitement conservées et qui semblaient avoir été construites la veille. Il avait sauté de joie et imité le cri du prospecteur d'or venant de découvrir dans sa batée la pépite de ses rêves.

Puis, il avait pris tout son temps et refréné ses ardeurs. Il avait mis en veilleuse sa première impulsion qui lui ordonnait de foncer dans le premier pavillon venu, d'y faire son shopping de remplir son sac à ras bord, avant de repartir comme il était venu. A une dizaine de mètres seulement du bitume de la route longeant les habitations, il avait longuement observé à la jumelle, embusqué derrière un bosquet de bambous géants.

La jungle avait repris son emprise végétale sur la bourgade. Des rideaux de lianes arborescentes d'acajous, de tecks, et d'arbres à roses surplombaient les sommets des toits en tuile des pavillons. Ils tombaient en cascade, et s'agrippaient aux coudes des

gouttières, avalant dans leurs entrelacs de verdure les cheminées et les antennes paraboliques.

Après une demi-heure d'observation méticuleuse, à l'aide de ses Zeiss Ikon, Ovide fit son entrée dans le village fantôme de Quiveravera, plus que certain qu'il n'y avait plus aucune âme qui vive.

En trois ans, il avait exploré des quantités de villages abandonnés dans la jungle et n'avait jamais rencontré de survivant. Le court-circuit général n'avait pas fait dans la dentelle.

Il enfila des gants d'électricien, isolants contre les prises de courant intempestives. Il s'habilla de sa panoplie du footballeur américain, y compris du casque qui était sa meilleure protection contre d'éventuels éclats de verres. Ovide l'avait trouvée lors d'une de ses visites. Bien que ce soit une tenue de l'équipe des Rams, l'équipe rivale de son équipe fétiche les Phénix, cela ne le dérangeait plus ; le plus important était plutôt qu'il se sentait bien dedans.

La première maison était un pavillon à deux étages, au ravalement en crépi impeccable ; pas la plus petite trace de flamèches sur la façade couleur rose bonbon. Il traversa le jardin composé d'un adorable bassin aquatique couvert de nénuphars chevauché par un pont dont le manteau de l'ouvrage en plâtre peint, imitait des briques rouges et blanches. Seul le gazon n'était plus qu'un champ de mauvaises herbes hautes lui arrivant au-dessus des genoux.

La porte d'entrée était entrouverte.

A travers l'interstice, il eut une vision d'un bout de mur complètement noirci, comme si quelqu'un y avait lancé un cocktail Molotov. Son enthousiasme retomba comme un mauvais flan.

A l'intérieur, tout était totalement dévasté ; les murs et les plafonds recouverts d'un bel aspect de grillé, le mobilier en bois réduit à des petits amas de cendres et les quatre chaises autrefois en plastiques ressemblaient à de belles galettes fondues. Ovide foula la moquette en pure laine ainsi que les deux tapis Ikea du salon et ressentit la même impression que s'il marchait

sur une parcelle de terre brûlée. Il voulut tenter sa chance à l'étage supérieur, mais il manquait les cinq premières marches de l'escalier. Il renonça de poursuivre sa visite et ressortit après avoir salué poliment les propriétaires. Ces derniers devaient être en train de regarder leurs programmes préférés avant de se faire surprendre par l'implosion de leur téléviseur à écran plat et son implacable effet lance-flammes. Les deux propriétaires étaient bien sagement assis dans leurs fauteuils anglais et ressemblaient à des momies calcinées.

Ovide tenta sa chance dans la maison voisine. Il poussa le portail bas de la maison voisine, et remarqua un grand mât, recouvert d'une peinture blanche écaillée et en haut de celui-ci, pendait en berne le drapeau national, emprisonné dans une double guirlande de vigne vierge et de lierre. Deux grosses ancrs de bateau rouillées bordaient les côtés de l'entrée principale. Une splendide rose des vents avait été peinte sur la porte de la maison qui était fermée à clef. Ovide écrabouilla la porte récalcitrante avec un pied-de-biche.

La maison était plongée dans une pénombre de catacombe. Il y régnait une puanteur inimaginable ; un incroyable condensé de renfermé et aussi de pourriture qui l'obligea à se boucher le nez.

Il parcourut les pièces en enfilade, à la recherche du compteur électrique. Cela lui prit pas mal de temps avant de comprendre qu'il cherchait au mauvais endroit. Il aperçut un escalier de meunier qui plongeait dans une obscurité aussi noire que le fond d'un puits et menait au sous-sol. Il descendit à l'aide de sa lampe torche. Et là, bingo ! Du premier coup sous la pente de l'escalier, il vit le compteur électrique de la maison !

Cerise sur le gâteau, les propriétaires étaient absents le jour du grand court-circuit général. L'électricité avait déjà été coupée !

Toute la maison était intacte et regorgeait d'objets qui lui tenaient les bras. Il ne courrait plus aucun danger. Il était tellement sûr de lui qu'il retira toutes ses protections, son maillot rembourré, ses genouillères et même son casque.

Il était joyeux chantant comme un pinson en remontant quatre à quatre l'escalier de meunier.

Il ouvrit les volets et la grande baie vitrée du salon. C'était une pièce spacieuse. Tous les murs étaient recouverts de lambris blancs et de faux hublots astiqués donnant l'impression de se trouver à l'intérieur d'une cabine de yacht. Les propriétaires des lieux étaient des nostalgiques de la grande Epoque Terre Neuviennne. Ils l'avaient décorée avec des gravures accrochées au mur représentant des trois-mâts aux prises avec les éléments. Une collection de bibelots exclusivement de poissons, de coquillages et de crustacés était exposée sur des étagères et occupait tout le pourtour du salon. Un dauphin en bois succédait à un hippocampe bleu turquoise en verre teinté qui succédait lui-même à un dauphin rose en porcelaine. A travers une plaque en verre d'une table basse, il vit des chapeaux chinois, des oursins, des coquilles de bernard-l'hermite encombrant les rangements en bois autrefois utilisés par les imprimeurs.

Puis Ovide pénétra dans la seule pièce encore plongée dans le noir. Sur le seuil, il sentit à nouveau une odeur infecte de cloaque. Un étrange bruit de succion se produisit quelque part dans la pièce. Il était sur ses gardes et marcha dans l'obscurité. Un aquarium de taille XXL encastré dans le mur apparut à la lumière de sa lampe torche. Ovide s'approcha et admira à travers ses parois en verre épais une belle maquette de galion espagnol reproduite au dix millionième ; sûrement l'ancien terrain de jeu des poissons. Les bestioles avaient eu la chance d'avoir une eau toujours parfaitement renouvelée, riche en oxygène. Le système de purification de l'eau avait fonctionné indépendamment grâce à un circuit annexe et malgré la coupure du système électrique général. Par contre aucun poisson du riche aquarium n'avait trop supporté leurs cinq années de jeûne. Les corps du poisson lune et ceux de ses copains, en charpie, flottaient entre deux eaux, ballottés par les glouglous du recycleur.

Il monta quatre à quatre les marches de l'escalier dont les murs étaient décorés de photographies artistiques ; des vues de

mers déchaînées, de phares perdus dans des flots écumants, de déferlantes sauvages et indomptées exposées dans de luxueux cadres en aluminium.

Dans la salle de bain, il rafla tout le contenu de l'armoire murale ; que des médicaments : somnifères, sirops pour la gorge et compagnie qui trouveraient preneur. Les paquets de tampons et de serviettes hygiéniques valaient leur pesant d'or. Il chantait en remplissant son sac saucisson.

Dans la chambre à coucher, une riche commode recelait des parures que la maîtresse de maison devait porter lors de ses soirées bridges. Madame avait un faible pour les chemisiers de la maison Chanel ; elle en possédait cinq. Le meuble contenait des trésors dignes de la caverne d'Ali Baba ; des dizaines de gilets en cotonnade brodée Kenzo ou signés Dior, ornés de gros boutons dorés. Des vêtements aux couleurs chatoyantes, aux tissus raffinés, soie, taffetas, brodés ou recouverts de motifs, tous signés par des grands noms de la couture, en résumé magnifiques mais totalement inappropriées aux dures conditions de la jungle. Personne au camp ne voudrait de ces chemisiers qui partiraient en lambeaux à la moindre traversée d'un champ de ronces. Par contre les épouses de chasseurs seraient beaucoup plus friandes des articles qu'il découvrit dans le dernier tiroir, de beaux modèles de lingerie : porte-jarretelles, strings, petites culottes noires et rouges. Ovide en fit une razzia.

Il mit dans son sac une boîte contenant des boules Quiès. Celle-ci se trouvait sur la table de chevet de Monsieur, entre des revues techniques sur la voile, et un livre intitulé « Les conseils pour réussir de bons placements boursiers ». Il était sûr de faire un malheur avec ce genre d'article voire de créer une émeute. Tous les habitants du camp qui avaient été rendus insomniaques par les innombrables bruits nocturnes de la forêt vierge, se l'arracheraient.

Dans un rangement en bois laqué à double porte, des centaines de disques avaient été classés par ordre alphabétique. Par curiosité, fan de musique, Ovide jeta un coup d'œil sur les préféré-

rences musicales du propriétaire de la maison. Il ne fut pas étonné de ne trouver aucun album de rock et de jazz. La discographie de Monsieur se résumait à des disques aux titres évocateurs comme Ambiances en pleine mer, Ressacs de toutes les mers du sud ou Concerts de deux baleines grises.

Il y avait une petite véranda jouxtant la chambre commune. Cette pièce avait été le petit jardin secret de Madame dans laquelle elle venait jardiner et s'y retrouver en toute tranquillité pendant que son amiral de mari écoutait ses chants de baleines grises. La véranda avait dû être absolument charmante, à une autre époque. Mais passées toutes ces années et après que le temps ait fait son œuvre de destruction, c'était devenu un champ de ruine et de désolation. Les nombreux pots disposés sur une table en fer forgé du bel effet ne contenaient que des épaves avachies de géraniums.

Frédérique, et Gladys lui avaient promis pas mal de steaks de pécaris et de têtes de singes pour leurs deux commandes. Elles étaient deux amatrices du prochain concours des Balcons Fleuris qui se déroulait comme chaque année et qui approchait, et savaient ce qu'elles voulaient précisément. Cette journée était vraiment riche en surprise. La chance, une fois de plus, était au rendez-vous. La véranda regorgeait de petits trésors dont des quantités de sachets de graines de fleurs à planter et un jeu de caches pots émaillés pour rendre définitivement heureuse Frédérique. Peu de temps après, il extirpa les deux sabots de Vénus tant recherchés par Gladys après avoir bataillé dans un imbroglio de tuteurs, de treillis et de pots en terre.

Lorsqu'Ovide redescendit dans le salon, l'odeur de poissons pourris s'était dissipée. Elle avait été remplacée par les effluves d'orchidées sauvages provenant de la jungle.

Mais il n'était pas là pour admirer le paysage ni s'extasier sur les parfums délicats venant de la forêt vierge. Il se devait d'assurer son gagne-pain. Et sa clientèle privilégiée, son fonds de commerce c'étaient d'abord et avant tout les familles de chasseurs. Les tueurs de macaques qui n'avaient aucun état d'âme,

ni de lubies particulières mais qui turbinaient au concret. Ils passaient le plus clair de leur temps dans la forêt vierge épaisse et dangereuse et risquaient leur vie à chaque détour d'un sentier. Lorsque ces hommes rudes et courageux rentraient chez eux, ils n'étaient pas rassasiés d'adrénaline et exigeaient toujours plus de sensations fortes : de l'alcool, du tabac, des revues cochonnes.

Pour l'alcool, la réserve de l'amiral s'avéra uniquement achalandée avec du haut de gamme. C'était un peu comme donner de la confiture aux cochons. Les hommes des cavernes allaient pouvoir déguster du whisky de malt, de dix ans d'âge, importé d'Ecosse, du bourbon ou du vieux cognac français.

Deuxième coup de chance, Monsieur et Madame l'amiral aimaient aussi fumer. Un secrétaire en merisier près du home vidéo était bourré de cartouches de cigarettes blondes américaines. Rien qu'en la tenant entre ses doigts cette boîte en ébène avec les initiales en lettres d'or incrustées dans le bois J-Y-C (Celle du commandant Cousteau ?), il ressentit les heures de travail d'ébénisterie que cet objet avait dû nécessiter. A l'intérieur, une quinzaine de cigares de la célèbre marque Roméo et Juliette de la Havane, avec ses bagues dorées en papier soigneusement rangés sur deux étages. L'odeur poivrée du tabac fort lui monta aux narines. Il détestait fumer le cigare. Il avait toujours trouvé écœurant le goût tiède et terreux qui restait en bouche après qu'il ait tiré une bouffée mais tout le monde n'était pas de cet avis au camp. Ovide cala la boîte, les cartouches de cigarettes et la boîte de Monte Christo dans son sac qui était plein à craquer.

Il ne lui restait plus que des revues cochonnes pour les chasseurs et il n'aurait plus qu'à quitter les lieux. Il passa devant un gigantesque home vidéo qui ne valait plus une cacahuète, depuis qu'on pouvait recevoir une décharge à vous envoyer dans l'Au-Delà rien qu'en appuyant sur son bouton de mise en marche.

La photographie des deux maîtres de la maison était exposée dans un encadrement doré, sur le guéridon du salon. Sur le portait en pied, un couple de retraités tout sourire posait devant

un paysage de Marina. Monsieur, casquette bleu outremer, cheveux argentés, moustaches du major Thomson, veste bleu nuit tombant sur un sweater Lacoste bleu ciel, ressemblait plus que jamais à un vieux loup de mer aristocrate à la retraite. Le pantalon de toile blanche était impeccablement repassé. Il portait aux pieds les Dockside lambda en cuir blanc d'un propriétaire de bateau. Debout à ses côtés, son épouse. Madame l'amiral était élégamment vêtue d'une robe longue sans manches, couleur crème, chaussée de sandales dorées, un collier de perles noires de Tahiti très coûteux autour d'un cou visiblement non- lifté. La dame et son mari donnait l'impression d'aristocrates en villégiature. L'impression d'un autre monde luxueux et un brin irréel se dégageait de la photo. Un mot résumait très bien l'ambiance générale : la classe.

- Je ne suis pas tombé sur le bon cheval. Mes amis, les tireurs de pécaris ne vont pas être contents que je ne leur ramène pas leurs revues avec pin-up aux gros nichons mais même, avec beaucoup d'imagination, je ne vois pas Monsieur et Madame l'Amiral amateurs de revues olé olé style Penthouse Magazine !

Ovide ramassa sur une table basse une poignée de numéros de Mode & Travaux, de Points de vue du Monde et de Voici qui rendraient folles toutes les ménagères qui avaient gardé la nostalgie de feuilleter une feuille de choux et de tomber sur un potin de leur princesse ou de leur actrice préférée.

Le Monde lui apparut sous un jour paradisiaque. Il cria spontanément dans le salon de la maison bateau.

- La perfection existe et je l'ai connue aujourd'hui ici en ce bas-monde ! Quelle journée incroyable !

Tout était parfait. Le timing, les bricoles, même le décorum marin. Il s'était aussi finalement habitué à croiser à tout bout de champ des dauphins sur des abat-jour, imprimés sur le papier peint ou sur les carreaux du sol de la cuisine.

Une petite voix intérieure lui murmura qu'il était grand temps de repartir. Il fallait qu'il soit raisonnable. Son sac débordé de richesses et serait sûrement très lourd à porter pour le trajet

du retour.

Mais il en voulut encore plus.

Il était devenu sans s'en rendre compte un drogué de la rapine facile. Il était grisé par l'excitation du voleur et de ce continuel afflux d'adrénaline que lui procurait le vol. Son cerveau était tout émoussillé par cette ambiance de facilité et de cambriolage illécite.

Ovide se crut à cet instant le roi du monde. Il emprunta l'échelle de meunier avec une idée derrière la tête. Un amiral est avant tout un ivrogne de marin possédant les moyens de se saouler avec des vins de grands crus. Il devait avoir une cave remplie de rangées de bouteilles de Veuve Clicquot qui monteraient jusqu'au plafond... Il était tellement sûr de lui qu'il n'avait même pas pris la peine de se servir de sa torche pour se guider dans l'obscurité. Il était arrivé dans le sous-sol plongé dans le noir. Il ne vit pas grand chose avant de relever la porte métallique du garage.

La lumière aveuglante du dehors l'éblouit avant de lui révéler les moindres recoins du sous-sol. Ovide eut sur-le-champ la confirmation qu'il s'était trompé concernant l'amiral. Pas la plus petite bouteille de Veuve Clicquot ne pointait à l'horizon.

Il y avait par contre un barbecue flambant neuf bien posé sur ses roues en plastique et il se rappela que Clara n'arrêtait pas de le relancer pour remplacer leur vieux modèle. L'appareil à grillades était démontable. Il le rangea dans son sac. Il venait juste de fermer péniblement celui-ci lorsqu'il entendit un gémissement étouffé.

Il était sûr que le bruit provenait d'une armoire de salle de bain en Formica blanc. Un de ces meubles qui avait sans doute été recyclé pour servir de rangement et stocker les boîtes de clous de vis et le matériel de plomberie. L'oreille contre la porte, il perçut un son bizarre. Le bruit était des plus étranges et lui fit penser aux stridences qu'aurait émises un grillon très très fatigué.

Ovide était titillé par la curiosité et demeura quelques mi-

notes devant l'armoire sans trop savoir quoi faire. Le grillon très fatigué continuait à appeler au secours. Mais il était trop curieux pour résister à la tentation d'ouvrir la porte du placard. Il ne mit pas longtemps à le regretter.

Une carlingue en acier renforcé. Le métal, pareil à un miroir, lui renvoya l'image de son propre visage complètement étonné. Un robot domestique. L'acier brillait comme une armure de chevalier. Il avait dû être astiqué pendant des heures avec un puissant Polish. Le robot était si près de lui, que si l'une de ses deux pinces hydrauliques recouvertes d'une épaisse couche de chrome pesant facilement plusieurs quintaux de fonte s'était activée, elle n'aurait eu aucun mal à le réduire en bouillie.

Ovide se demandait si ce robot programmé pour des tâches ménagères pourrait reprendre du service après avoir passé plus de trois ans d'inactivité, dans son placard. Son mécanisme ne pouvait-il pas être rouillé après avoir passé tant de temps en inactivité ?

La cellule optique de son œil cyclopéen n'avait pas tardé à lui donner une réponse. Elle s'était allumée. N'ayant pas reconnu les iris de Madame, ni ceux de Monsieur, le robot était sorti de son hibernation, et encore plus violemment de son placard.

Et qui était l'abruti de service qui venait de se proposer pour jouer le rôle du méchant cambrioleur ? Lui, tout naturellement.

- Parlait-il ? Pouvait-il communiquer dans le langage des humains ? Pensait-il lui aussi que la saison des pluies, cette année, pourrait être précoce ?

En réalité, Ovide ne posa aucune de ces questions essentielles à son nouvel ami. Il saisit son sac au passage et se faufila sous la porte coulissante du garage avant de la rabattre très sèchement derrière lui. Il sprinta aussi vite que cela lui fut possible mais bien plus lentement que Carl Lewis dans sa mythique finale perdue contre Johnson. Pour sa décharge il était alourdi par les vingt de kilos des emplettes qu'il venait de faire.

Derrière lui, il entendait que le robot domestique débutait avec méthode, la découpe de la porte du garage. Vu les cris-

ments effroyables qu'il produisait, la tôle ondulée en aluminium était en train de se faire proprement déchiquetée par ses pinces coupantes.

Ovide croyait n'avoir rien à craindre d'un classique robot domestique. Cette gamme de robot était programmée pour accomplir les tâches ménagères usuelles pour ses maîtres, telles que rajouter du Soupline pour la lessive d'un shetland, passer la tondeuse à gazon ou promener Médor au pas de course. Mais visiblement le modèle qu'il venait d'activer par la faute de sa curiosité malade à vouloir savoir ce qu'il y avait au fond de l'armoire en Formica, semblait pourvu de l'option supplémentaire : surveillance de la maison et poursuite d'un intrus jusqu'à son interpellation. Si c'était le cas, il allait réapprendre la pratique du jogging.

Il courrait sur la route éventrée par les imposantes racines souterraines des arbres qui la bordaient. Le bitume s'était soulevé par endroits sur plus de cinquante centimètres. Il dût éviter de buter sur l'une des grosses plaques de macadam qui s'étaient désolidarisées du reste de la route et entre lesquelles des grosses touffes d'herbes jaunes en avaient profité pour pousser. Ovide poursuivit sa course en terrain découvert sans commettre l'erreur de se précipiter dans la pénombre du sous-bois et de se croire caché. Le robot possédait une vision infrarouge et des capteurs de chaleur hyper sophistiqués.

Il eut une idée bien meilleure qui lui permettrait de prendre de l'avance sur son poursuivant.

Il reconnut le bouquet de bambous géants devant la première maison visitée et quitta la route en asphalté pour s'enfoncer dans le seul sentier dégagé à coups de machette, par ses soins à l'aller. Il jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut l'une des pinces du robot domestique qui venait de transpercer la tôle de la porte du garage.

Il faisait franchement nuit. Sa lampe torche était comme lui, au bout du rouleau, et n'éclairait plus que les boutons de sa veste. Des myriades de lucioles voletaient près des écorces granuleuses des arbres à pain.

A chacune de ses foulées, Ovide ressemblait de plus en plus à un pantin de bois proche du complet démembrement. Tous ses muscles étaient tétanisés. Il arborait le parfait sourire d'un idiot, ivre de fatigue. Pour célébrer sa dixième heure de course, tout son corps décida qu'il était grand temps de faire une pause et il tomba en arrière sur les fesses.

Lorsqu'il émergea de son évanouissement, il avait soif. Il but goulûment l'eau contenue dans sa gourde en volcanite avant de retrouver un peu de lucidité.

- Il est plus que temps que les choses prennent une autre tournure.

Au niveau de son postérieur quelque chose de froid et d'humide perçait la toile de son pantalon. Il retira ce qui le gênait. La lueur faiblarde de sa torche lui révéla le cadavre d'un petit ragotin au poil luisant. Le pelage du rongeur était humide et brillant comme s'il avait été enduit d'une boîte entière de gel coiffant. La bête n'était pas morte naturellement. On l'avait un peu aidé. Le ragotin avait été garrotté par un lacet. Le rongeur était la victime d'un piège de trappeur,

C'est fou comme la vie pouvait parfois ne tenir qu'à un fil ! S'il n'avait pas eu sa perte de connaissance et s'il n'était pas tombé sur le ragotin, jamais il n'aurait pu savoir que cette région était fréquentée par des chasseurs !

S'il avait pu, il aurait étreint le premier promeneur qui serait passé, tellement il se sentait heureux. Il se contenta de sauter de joie et de lancer une longue trille de yaouhlilililis bavarois dans la jungle.

Pour la première fois, il avait une réelle opportunité à saisir. Il pouvait se débarrasser de son pot de colle de robot.

Ovide se mit à réfléchir et les choses lui apparurent sous un éclairage très différent. Il trouva très vite des raisons de calmer

ses ardeurs. La situation était loin d'être aussi idyllique qu'il ne l'avait d'abord pensé. Les chasseurs, dont le gagne-pain était de ramener coûte que coûte à manger chez eux, ne se contentaient pas de dresser des pièges pour du petit gibier comme son rago-tin. Certains, dans la profession pour ne pas dire tous, creusaient surtout des fosses de cinq mètres de profondeur, sans oublier d'y planter des pieux qui ont été au préalable aiguisés et durcis au feu pour que des pécaris à lèvres blanches, des cerfs sauvages ou des buffles jouent à la viande à brochettes dessus. Mieux valait pour lui, ne pas tomber dans l'un de ces pièges. Une expres-sion lui vint à l'esprit qui résumait parfaitement la situation qui l'attendait.

ATTENTION CHAMPS DE MINES !

Dans cette partie de la forêt, robot domestique à ses trousses ou pas, Ovide prit la résolution de ne plus imiter un ma-rathonien pressé.

Il ralentit tellement sa cadence qu'il ressembla à un homme ayant perdu ses clefs de voiture, les yeux rivés au sol. Il scrutait prudemment l'humus millénaire et le Monde d'en bas dans ses moindres détails. pour rester au maximum concentré, Ovide se répétait comme un leitmotiv :

- Si ces idiots de gorilles ou de céphalophes sont assez cons pour tomber dans ces trous, c'est leur problème, mais moi cela ne va pas m'arriver !

Le rai de lumière de la lampe de poche révéla un micro-cosme qui se résumait à des feuilles pourries et des insectes pris de terreur.

La bonne nouvelle était que son point de côté avait totale-ment disparu. La mauvaise qu'il entendait le retour de son pour-suivant. Des déchirements et des craquements violents de branches témoignaient de son activité effrénée et de la destruc-tion massive que pratiquaient ses terribles pinces dévoreuses. Le robot devait tracer une nouvelle trans-amazonienne dans la jun-gle derrière lui.

Ovide braqua la lumière de sa lampe au-dessus de lui. Un

gros python dormait dans la niche de la couronne principale d'un hévéa. Il y avait aussi un abri de chasseur ; une cabane utilisée comme un affût pour la chasse au gros gibier.

Il imagina sans mal que ce mirador pourrait lui servir de refuge. Une échelle construite avec des rondins et apposée à l'arbre qui supportait l'affût lui tendait les bras. Les choses prenaient une tout autre tournure, nettement plus conviviale.

Pendant un court instant, Ovide se mit à rêver. Il se voyait profiter d'une nuit réparatrice, confortablement installé dans sa cabane pendant que le robot en dessous, totalement impuissant patienterait bien sagement jusqu'à ce que sa batterie soit complètement déchargée. Tout idiot qu'il serait de n'avoir pas réussi à appréhender le méchant monsieur qui avait subtilisé les portez-jarretelles de sa maîtresse.

Mais subitement son pied flotta dans le vide et s'enfonça suffisamment pour le voir disparaître sous terre. Ovide sentit tout son corps tomber en avant. D'un violent coup de rein, il réussit à inverser la tendance et recula à temps évitant de tomber dans la fosse obscure.

Il examina de plus près à la lueur de la torche. Ce n'était donc pas un hasard si ce piège avait été placé à cet endroit, pas très loin d'un lieu de passage de gibier. Il repéra des traces de sangliers qui étaient assez nombreuses. Le piège avait la forme d'un carré parfait. La figure géométrique devait mesurer quatre mètres de côté. Des feuilles de palmiers avaient été délicatement posées en plusieurs épaisseurs composant un conséquent tapis de litière qui reposait sur un treillis de branches suffisamment droites. Le plan du treillis était parfaitement raccord avec celui du sol de la jungle. Le camouflage était parfait et excepté le trou qu'il avait fait, il était impossible de deviner quoique ce soit. Ovide reboucha de feuilles et de branches jusqu'à ce que le trou ait disparu.

Il avait eu une meilleure idée pour se débarrasser de son robot, une solution cent fois plus expéditive que de se réfugier dans le mirador. Il se plaça juste derrière le piège et patienta en

dégustant les Apéricubes au saumon offerts par Monsieur l'amiral.

L'œil cyclopéen du robot éclaira la nuit. Pendant dix bonnes minutes, le robot actionna ses deux caméras. Le vrombissement du mécanisme en action produisit un ZZZZZZ délicieusement doux à l'oreille au cœur de l'enfer vert, brut de décoffrage. Ses trois caméras effectuèrent des rotations explorant les quatre points cardinaux, mais leurs mouvements giratoires saccadés furent incapables de repérer Ovide.

Finalement, ce dernier s'impatienta. Il signala sa position et agita sa torche à grands coups de moulinets nerveux imitant un technicien d'aéroport qui ramènerait un 747 sur son aire de parking.

- Viens Soupline, viens, je suis ici !

Aussitôt le robot domestique sortit de sa torpeur et, se dirigea droit sur lui grâce à ses deux systèmes hydrauliques. Son radar ultra perfectionné, capable de détecter toutes sortes d'obstacles susceptibles de gêner sa progression, repéra le tronc vermoulu d'un acajou et le pulvérisa à l'aide de sa pince hydraulique en lui assénant un coup d'une pression égale à dix bars la seconde. Le robot tailla un large sentier à l'aide de ses pinces capables de cisailer n'importe quel métal résistant aussi facilement que si cela avait été du papier à cigarettes.

Ce modèle ne dépassait guère sept kilomètres à l'heure en vitesse de pointe. Ovide ralluma une autre cigarette le temps que le robot sur ses chenilles s'approche du piège. Les ingénieurs en robotique l'avaient conçu et mis au point pour d'autres tâches comme pour passer une serpillière sur un lino de cuisine. Ces brillants cerveaux n'avaient pas pensé une seconde que leur joujou technologique puisse poursuivre un voleur en pleine forêt vierge dans une version trophée Camel.

A une vitesse d'escargot, le robot avança vers le piège tout en remuant ses deux pinces.

- Viens Soupline, viens, encore un petit effort ! Approches et je te garantis que tu vas découvrir les joies des pieux aiguisés

et d'une retraite anticipée !

Le robot domestique continua droit devant lui sans ralentir. Son système de détection oublia d'émettre le signal STOP ! au pilote automatique afin de s'arrêter alors que ses roues n'étaient plus qu'à quelques centimètres de la fosse abyssale bardée de pieux très affûtés.

Il disparut dans un grand bruit de ferraille disloquée.

La dramatique nuit du grand court-circuit général avait eu lieu trois ans auparavant. Cette terrible nuit était demeurée gravée dans toutes les mémoires des habitants du tout nouveau lotissement des Flots Bleus. Pour les 38 familles, 108 personnes pour être précis, cela avait été une nuit d'apocalypse ménagère. Ces hommes et ces femmes, bons citoyens, parents modèles, travailleurs émérites et honnêtes pratiquants furent les témoins d'une série de catastrophes à peine croyables. Le dysfonctionnement du système électrique général engendra par un effet domino des pannes plus étonnantes les unes que les autres. Tous leurs saints et vénérés appareils ménagers se métamorphosèrent en des ennemis jurés de la race humaine. Au cœur de leur douillet intérieur, à l'heure du journal télévisé, les habitants des Flots Bleus subirent des attaques d'une violence inouïe. Leurs toasters à triple compartiment et thermostat incorporé se montrèrent particulièrement agressifs. Mais leurs épilateurs à huile chauffante, leurs yaourtières bulgares sans oublier leurs frigidaires à bac à glace incorporés et munis d'une rigole d'écoulement n'avaient pas été non plus en reste. Leurs super téléviseurs 16/9ème avec écran plasma et déco high-tech gris métallisé implosèrent sans raison et mieux ne valait pas être dans les parages lorsque cela arrivait. D'innocentes prises électriques délivrèrent des doses d'électricité à décorner un bœuf. Les habitants connurent la peur. Ils ne se sentirent plus en sécurité dans leur petit intérieur douillet. Leurs chauffeuses électriques leur en-

voyaient des secousses nocives. Les radiateurs prenaient feu au lieu de rayonner d'une bonne chaleur protectrice. Pour échapper aux attaques de leurs aspirateurs sans sac et de leurs machines à laver sans poudre de lavage, les copropriétaires des Flots Bleus s'enfuirent de leur pavillon acheté à crédit sur vingt-cinq ans et à un taux défilant toute concurrence. Ils quittèrent précipitamment tout ce qu'ils possédaient, même leur cafetière italienne et ses cartouches individuelles si pratiques. Tels des Adam et Eve, ils furent chassés en pleine nuit de leurs paradis domestiques. Ils laissèrent derrière eux leur pavillon Merlin en flammes et tout leur passé.

Des rumeurs invérifiables donnaient pour fautifs des terroristes buveurs de sang ou des extraterrestres possédant des pouvoirs, capables de dérégler à distance n'importe quelles sources électriques terriennes. Ce n'était qu'une question de minutes avant que les saboteurs ne rappliquent pour tuer les survivants.

Heureusement, leur tout nouveau et tout beau lotissement construit sur les dernières parcelles constructibles jouxtait la lisière de la forêt vierge. Une seule issue s'offrait à eux : fuir dans la jungle et marcher le plus longtemps possible. Ce qu'ils firent tous sans l'ombre d'une hésitation. Ils étaient vêtus de pyjamas en coton ou de chemises de nuit en synthétique et chaussaient des savates ou des mules lorsqu'ils s'enfoncèrent au cœur de la luxuriante nature. Quel que soit leur avis d'imposition fiscale, les copropriétaires ressentaient une profonde amertume mêlée à un gigantesque sentiment de trahison. Les faits étaient bien là : rien n'était arrivé sans la volonté du Saint-Esprit. C'était bel et bien à cause de quelqu'un qu'ils en étaient à patauger dans la boue. Le pire était qu'ils ne pouvaient pas mettre un nom sur le responsable de tout ce gâchis. Le vendeur du rayon électroménager, le releveur de leur compteur électrique, le fabricant de leurs joujoux high-tech préférés, la bande des terroristes de Transylvanie ou celle des petits hommes en vert ? Qui était le coupable ?

Au cœur de la nuit, les 38 familles des Flots Bleus disparurent dans la jungle et plus personne n'allait les revoir de sitôt.

Mais les cent huit rescapés n'étaient pas au bout de leurs peines. Ils avaient malheureusement choisi la plus mauvaise période pour débarquer dans la forêt vierge. La saison des pluies battait son plein... Personne ne fut épargné. Il y eut d'interminables averses provoquant des crues des rivières. Ils pataugèrent dans des marécages grouillant de serpents et de crocodiles hostiles. Ils découvrirent les piqûres des innombrables espèces d'insectes pullulant dans la forêt vierge et apprirent à leurs dépens que le pic de voracité des populations de moustiques coïncidait justement avec leur arrivée dans la jungle.

Leur calvaire dura dix jours.

Ils connurent l'enfer. Ils ressemblèrent à des gueux hagards couverts de chancres et de sangsues. Ils eurent tous tellement faim qu'ils sautaient de joie en découvrant des vieilles racines recouvertes de boue. Ils bataillèrent, armés de canifs, contre des murs de lianes entremêlées et des murs de végétation hérissés de piquants. Les jours passaient. Aucun habitant du lotissement ne savait de quoi serait fait le lendemain. Par chance, personne ne tomba malade. Une relative monotonie s'installa. Leur quotidien se limitait à tailler un semblant de chemin dans une végétation sauvage avant de s'écrouler affamés et épuisés sur un tapis de feuilles humides. Ils vivaient dans l'ignorance, sans savoir que, devant eux, la forêt ne se résumerait qu'à des lacis de végétation luxuriante, de rivières infestées de piranhas et de sols boueux pendant les cent prochains kilomètres. Ils étaient égarés dans les dédales d'un labyrinthe végétal et bien malgré eux, ils imitaient un certain docteur Livingstone.

Les événements prirent heureusement une tournure nettement plus idyllique. Une embellie se produisit dans leurs misérables existences. Un petit miracle se produisit. La forêt s'entrouvrit et la Clairière Merveilleuse apparut devant eux !

C'était le nom que les gosses donnèrent spontanément à une trouée de verdure dans la jungle la comparant au décor familial de l'un de leurs feuilletons préférés ; une clairière peuplée de faon souriants et de lapins espiègles.

Il s'arrêta de pleuvoir. Une magnifique lumière vint obliquement éclairer la Clairière Merveilleuse qui, plus prosaïquement, était une dizaine d'hectares de cultures pourvues de systèmes d'arrosage automatisé qui virevoltaient en plein travail d'irrigation. Le terrain avait été défriché et le sol aplani avec un tracteur. La terre semblait riche et facile à cultiver ; les cultures respiraient la bonne santé. Les épis de maïs et les grains de riz étaient anormalement gros, faisant plaisir à voir. Les rangées des plants du champ de maïs avaient été parfaitement tirées au cordeau par de méticuleux arpenteurs et, preuve qu'elles avaient été très bien entretenues, pas une feuille ni une brindille visible dans ses allées.

D'autres surprises les attendaient.

Une serre pharaonique de mille mètres carrés avait été construite. Elle avait été assemblée avec des panneaux de Plexiglas dernier cri. Les copropriétaires, habitués de Leroy Merlin, calculèrent qu'avec ce type de matériau, un panneau coûtant au bas mot cinquante dollars, la serre avait dû coûter une belle somme d'argent si on le multipliait par le nombre de panneaux. Les gens impressionnés pénétrèrent sous la serre en s'attendant à découvrir la réserve fédérale de l'or de Fort-Knox. Sous le luxueux cocon de la maison de verre, poussait une plantation de soja. Les jeunes pousses se développaient en toute quiétude dans les meilleures conditions possibles, totalement à l'abri des prédateurs et autres dangereux ravageurs.

Cela semblait trop beau pour être vrai. Ils avaient beau admirer cette oasis agricole, les habitants n'en revenaient toujours pas. Ce qui était normal, surtout après les derniers jours si horribles qu'ils venaient de passer.

Ils se demandèrent à qui la Clairière Merveilleuse appartenait ? Personne n'était en mesure de leur apporter de réponse.

Tout le monde remarqua bien le sigle FINA d'un mystérieux consortium estampillé sur les portes du camion et un peu partout dans toute la Clairière Merveilleuse, mais ils ne purent rien tirer

d'intéressant des surveillants chargés de l'entretien. Les deux gardiens vivaient dans un camping-car tout confort, de la dernière génération, pourvu d'une antenne parabolique, d'un WC avec système suédois d'auto-élimination, d'un matériel de radio sophistiqué adéquat et même d'un système Wiedmer leur permettant de s'entretenir avec leur patron n'importe où dans le monde par satellite. Mais ce beau et précieux matériel avait été endommagé par le court-circuit général. Un incendie qui avait aussi surpris les deux gardiens dans leur sommeil.

Les enfants pleuraient et réclamaient à manger comme des oisillons affamés. Les ventres gargouillaient. Chacun lançait des regards de convoitise vers les étendues de maïs et de riz. On refit des calculs et on estima que les deux champs plus la plantation sous la serre pourraient assurer une production annuelle capable facilement de tous les nourrir. Le long face à face muet perdura entre les familles et les cultures. Ils patientèrent encore deux bonnes minutes en restant bouche bée. Ils ne manquèrent pas d'admirer la belle harmonie générale, les va-et-vient des rampes d'arrosage aux rythmes rendus hypnotiques par la monotonie de leur tac tac. Puis, sans trop se poser de questions ni s'imaginer une seconde que tous ces champs patiemment entretenus et délimités par une palissade métallique digne de celle d'une zone militaire, pouvaient appartenir à quelque riche consortium agricole et devaient sûrement coûter un sacré paquet d'argent, ils se ruèrent comme des morts de faim sur les cultures.

Toutes les 38 familles des Flots Bleus crièrent de joie, animées d'une frénésie sauvage rappelant les plus belles heures des attaques de guerriers zoulous. Ils avaient tellement faim qu'ils arrachèrent les épis de maïs à pleines dents et mangèrent sur place dans les travées. Puis, lorsqu'ils en eurent assez de maïs et de riz et qu'ils voulurent manger du soja, ils foncèrent vers la serre. Les jeunes plants qui avaient grandi dans leur abri de millionnaire aseptisé virent fondre sur eux une redoutable marée d'excités végétariens affamés.

Tout fut entièrement arraché cueilli, mastiqué, avalé, feuille par feuille, tige par tige, fruit par fruit et racines comprises.

La Clairière Merveilleuse ressembla à un lendemain de festival rock. Un grand champ vide et désert qui s'étendait sur dix hectares et sur lequel quelques rares tiges encore vaillantes se dressaient esseulées au milieu de la terre retournée. Les racines qui avaient été piétinées expulsaient une sève blanchâtre de leurs tubercules agonisants.

Les habitants démontèrent méthodiquement la serre. Ils enlevèrent sans casse les panneaux de plexiglas de sa structure métallique. Ils les emportèrent pour construire des abris dans les arbres, fermement décidés à vivre comme de nouveaux Robinson Crusoë.

Un hangar de tôles ondulées résista à la razzia. A l'intérieur de la baraque, Ils trouvèrent des armes, du grillage, des filets contre les oiseaux et les singes, des outils de jardinage et des fûts de produits chimiques. Il y avait aussi quatre gros sacs de coton remplis de semences. Les étiquettes sur les sacs étaient écrites dans un charabia savant proche de l'hébreu. Lorsqu'ils réussirent à le décoder, le mystère de l'énigmatique Clairière Merveilleuse fut enfin éclairci.

Ils n'avaient pas découvert par hasard un lieu idyllique concurrençant les terrains de jeux des Télétubbies ou de la bande des Schtroumpfs. Ses propriétaires avaient eu de très bonnes raisons de l'installer à l'abri des regards. La réalité s'avérait moins reluisante. La Clairière Merveilleuse était un laboratoire grandeur nature de plantes expérimentales. On expérimentait dans le plus grand secret. Toutes les cultures qu'ils venaient allègrement de saccager, le champ de maïs, la rizière mais aussi les hectares de soja plantés sous la serre faisaient partie d'un très sérieux programme agricole chapeauté par Fina, dont on voyait le sigle placardé tous les dix mètres. Et Fina, le propriétaire des lieux, était aussi le plus important producteur d'OGM du pays.

Deux mois plus tard, les réserves vides, il fallut replanter pour les prochaines récoltes.

La question de savoir comment planter et défendre leurs champs des ravageurs fut l'objet d'un affrontement entre deux camps lors d'une réunion publique. Une opposition qui se résumait à pragmatisme et efficacité industrielle contre une conception plus romantique et écologique. Le chef de ceux qui préconisaient l'usage des semences du maïs transgénique de Fina s'appelait Oscar. Il brandit son arme secrète : la bouillie bordelaise. Il était pour la défense musclée des cultures contre tous les insectes de la jungle. Il promettait de nombreux épandages composé d'insecticides, de pesticides et de fongicides. Il était sûr de réussir à défendre leur champ contre les prédateurs et d'obtenir une récolte optimale. Pas très grand, atteint de calvitie et presbyte, il aimait répéter d'un ton présomptueux qu'il avait le sens du pouvoir dans les gènes. Il frôlait la prétention, s'estimant plus intelligent que la moyenne et ne se privait pas de le faire savoir. Oscar avait une formation de chimiste ayant travaillé au cœur de l'immense complexe cosmétique baptisé Pétrol Chimie. Il avait été le donneur d'ordre dans un laboratoire de recherche qui avait mis au point, avec son équipe, la nouvelle crème anti-rides, hydratante et une lotion capillaire capable de redonner le sourire à tous les chauves déprimés de la planète. Ses méthodes paraissaient trop scientifiques pour ne pas faire peur à tous les parents qui n'y connaissaient pas grand-chose. Une ancienne star du cinéma s'était improvisée la porte-parole des écologistes. Elle leur promit de ne jamais utiliser d'engrais ni de pesticides et sut trouver les mots pour les persuader de renoncer à planter des OGM. Lorsque Maria Foxtrotter et ses partisans exhibèrent fièrement des sacs de semence qu'Ovide avait découverts lors d'une de ses visites dans une exploitation agricole fantôme, ils furent applaudis. Tout le monde préféra des semences bio pour obtenir une récolte saine et sans danger et les écologistes furent choisis pour planter la prochaine récolte.

A peine six mois plus tard, le résultat s'avéra tellement calamiteux, la récolte était une catastrophe et la famine sévissait qu'Oscar et son équipe furent accueillis en héros et reçurent les

pleins pouvoirs pour utiliser l'épandage chimique. Les Pétrol chimistes, que leurs ennemis surnommaient les pollueurs, mirent au point une véritable bombe atomique contre les ravageurs de toutes espèces. Les débuts furent laborieux. La première bouillie bordelaise laissa, derrière elle une puanteur pareille à une odeur d'œufs pourris pendant des heures. L'odeur était si suffocante et incommoda tellement les cultivateurs venus biner leurs parcelles en famille qu'elle faillit sonner le glas d'Oscar et de son équipe. Mais ces derniers se souvinrent d'un produit utilisé à Pétrol Chimie pour enlever les mauvaises odeurs dans les compositions de produit nettoyant pour WC et rajoutèrent du dénaturant dans la préparation de leur bouillie. Les chimistes obtinrent des résultats qui s'avérèrent tout de suite beaucoup plus efficaces.

Leur épandage suivant sentit la rose.

Le camp des écologistes ne fut pas dupe de ce tour de passe-passe. En tant qu'ardente partisane de la Nature, Maria Foxtrotter se déclara totalement révoltée par de telles pratiques dignes de voyous et avec son légendaire franc-parler, rappela à tous les amnésiques du camp que la toxicité de la bouillie bordelaise n'avait pas diminué d'un iota, arôme de Provence ou pas.

Oscar réussit à effacer des mémoires les odeurs pestilentielles de sa première bouillie bordelaise. Grâce au dénaturant, les cultivateurs humèrent lors des épandages suivants, des senteurs plus champêtres, comme celle du lilas ou de la délicate lavande.

Il était en bonne voie d'arriver à ce qu'enfin toute la population du camp se rallie à sa cause et apprécie à sa juste valeur une agriculture à base d'insecticides et de pesticides.